

Daniel de Foë

I

ROBINSON CRUSOE exerça, exerce encore sur d'innombrables lecteurs une influence extraordinaire. Il donne aux enfants et aux jeunes gens, ignorant l'existence, le goût de lointains voyages et d'aventures surprenantes. Il fait rêver les hommes mûrs, déjà éprouvés par la vie, d'îles désertes où ils goûteraient le repos loin des rivalités, violentes ou surnois, des villes. Nul livre enfin ne suscita plus de vocations d'explorateurs et n'évoqua plus puissamment l'attrait de l'inconnu, le charme des mystérieuses solitudes.

Combien d'admirateurs du célèbre roman crurent à une autobiographie et se représentèrent l'auteur, vêtu de peaux de bêtes, assis sur la grève et contemplant l'océan infini avec la joie sereine de n'y voir aucune voile...

Or, dans une étude fort bien documentée, amusante, étonnamment évocatrice et vivante, M. Paul Dottin nous prouve irréfutablement que Daniel de Foë ne fut aucunement "l'homme de son livre".

II

Daniel était le fils d'un épicier, fabricant de chandelles. Il avait, tout petit, été fort impressionné par la peste de Londres, suivie, en 1666, d'un effroyable incendie. Le gamin en demeurait craintif et superstitieux. Le soir, au clair de lune, êtres et choses prenaient à ses yeux des apparences fantastiques. Aussi, dès le crépuscule, refusait-il de quitter le foyer familial. Quand venait l'heure d'aller se coucher seul dans sa chambrette, Daniel tremblait de frayeur et son sommeil était troublé de cauchemars.

L'épicier, fabricant de chandelles, gagnait assez d'argent pour faire instruire son fils. Maigre et de taille moyenne, le jeune Foë, à vingt ans, avait le teint foncé, les cheveux bruns, le nez crochu, le menton pointu et une grosse verrue près de la bouche. Il se piquait d'être homme de lettres, bel esprit et brillant orateur.

Mais, rien moins que sentimental, égoïste, utilitaire, pratique avant tout, ne dédaignant aucun profit et voulant gagner beaucoup d'argent, Daniel entreprend vingt sortes d'affaires ; trafic d'étoffes, de laines, d'eaux-de-vie, de vins et de chaussettes. Soucieux d'élargir son négoce, il passe le détroit non sans appréhension. La moindre vague lui paraît monstrueuse, et plus tard il décrira les affres du mal de mer avec horreur. La traversée lui laisse un mauvais souvenir.

Daniel parcourt pendant deux ans le Portugal, l'Espagne, la France, l'Italie, la Hollande. Uniquement préoccupé de ses trafics, il reste indifférent aux beautés de la nature. Il déteste les contrées accidentées et pittoresques. Il n'admire que les villes de commerce intense. "Les rochers lui font une peur terrible." Les plaines lui plaisent assez quand on y trouve des auberges confortables. Quant aux montagnes — et particulièrement les Alpes, — elles l'exaspèrent. "Il peste furieusement contre ces murailles noires, blanches, épouvantables, qui obstruent la vue et nuisent au transport des marchandises." A Rome, le jeune Foë s'indigne que "des ruines occupent inutilement un espace que pourraient avantageusement remplir de nombreuses boutiques" !

Il juge aussi sommairement, aussi sévèrement les hommes que leurs pays. Les Hollandais lui semblent mériter des éloges. Relativement indulgent pour les Espagnols et les Français, Daniel traite les Allemands d'ivrognes, les Italiens de sbires et d'empoisonneurs, les Portugais d'efféminés orgueilleux qui, pires que les Turcs, joignent à tous les défauts des blancs tous les vices des nègres !

De retour, notre marchand-voyageur revoit avec joie le ciel brumeux, les ruelles sombres et les tavernes enfumées de Londres. Il se promet bien de ne plus jamais quitter son île. S'embarquer — fût-ce sur la Tamise — est une aventure trop dangereuse. A jamais dégoûté des voyages, on l'entendra répéter maintes fois qu'une sage commerçant ne doit jamais pousser ses excursions plus loin... que le premier étage de sa maison !

Telles sont les impressions que l'inspirateur de tant d'explorations rapporta de sa fugue encore moins affairée qu'effarée sur le continent.

III

Rappelons que, à vingt-trois ans, Daniel épousa, moins par amour que par raison, une jeune fille bien dotée qui devait lui donner huit enfants. Sans abandonner le commerce, Foë, espérant y gagner plus d'argent, se lança dans la politique. Et la politique passionna cet homme qu'avaient rebuté les voyages. Se vouant au plus offrant, rien moins que brave et disparaissant en cas de danger, il fut pamphlétaire, journaliste, tribun, conseiller du roi, informateur, agent secret, voire même espion. Devenu riche, Daniel connut les honneurs et la célébrité ; il s'adjudgea alors la particule, arbora des armoiries et porta perruque. Puis, ruiné, décrié, déchu il fut emprisonné et mis au pilori. A soixante ans, il était près de tomber dans la misère et dans l'obscurité, quand, frappé du succès qu'obtenaient, parmi les livres offerts au public, les souvenirs et les mémoires de naufragés dans des îles désertes,